

A l'Ouest rien de (bien) nouveau! ou de quelques avatars d'un genre moribond...

Norbert Spehner

Number 65, Winter 1996–1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21163ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Spehner, N. (1996). A l'Ouest rien de (bien) nouveau! ou de quelques avatars d'un genre moribond.... *Nuit blanche*, (65), 28–30.

À l'Ouest rien de (bien) nouveau ! ou de quelques avatars d'un genre moribond...



« Jerry Spring » de Jijé

Par
Norbert Spehner

Lorsque Louis L'Amour est mort,
en 1988, c'est le dernier des grands *westerners*
qui venait de disparaître, donnant ainsi
le coup de grâce à une littérature en voie de disparition.

Né sous la plume de James Fenimore Cooper, au siècle dernier, le western romanesque s'est développé dans les *dime novels* (où se sont créés les grands mythes de l'Ouest américain) puis a envahi les revues, ces *pulps* dont plus d'une centaine étaient consacrés au genre, avant de s'épanouir dans le livre de poche et de devenir le genre littéraire le plus populaire aux États-Unis. Comme au cinéma, son déclin a commencé dans les années 70 et depuis il connaît une lente agonie. De plus en plus rare en anglais, il est quasiment inexistant en français ou en traduction. Du coup, la parution récente de quatre titres a titillé ma curiosité...

Sœur Agnès et les Apaches

Tom Eidson fait partie de ces quelques rares jeunes auteurs qui ont repris le flambeau et œuvrent encore dans le genre. Descendant d'une authentique famille de pionniers, il s'est lancé dans l'écriture pour transmettre, paraît-il, les récits de la conquête de l'Ouest qu'il tenait de ses grands-parents.

*La caravane de sœur Agnès*¹ est son premier roman, un western très conventionnel qui, à cause de son titre peu évocateur, aurait bien pu échapper à l'amateur que je suis, n'eût été de la page couverture : des cow-boys en fuite échangent des coups de feu avec une bande de guerriers apaches (détail d'un tableau de Frederic Remington, un des grands illustrateurs de l'Ouest).

Au cours d'une bagarre idiote, Nat Swanson a tué un homme et les copains de la victime sont à ses trousses. Il tente de fuir vers la Californie où il s'est acheté un ranch. En cours de route, alors qu'il est blessé, épuisé, il aperçoit un convoi coincé dans un canyon par une trentaine de guerriers apaches. Après maintes hésitations, il décide de porter secours aux survivants de la caravane, des orphelins et trois religieuses, dont sœur Agnès, la supérieure, femme d'une foi inébranlable qui est persuadée que Swanson est l'envoyé de Dieu. Il doit l'être car, malgré son état – il a une balle dans la cuisse –, il va organiser la résistance : six jours au cours desquels ils connaîtront la terreur, souffriront de la soif, verront la mort de près...

Les Apaches attaquent à plusieurs reprises faisant des prisonniers qui sont torturés (Tom Eidson ne nous épargne aucun détail...) et meurent dans d'atroces souffrances à quelques mètres des assiégés. S'il est vrai que la foi déplace les montagnes, elle peut aussi venir à bout de quelques Apaches sanguinaires qui

retrouvent un semblant d'humanité quand, défaits, démoralisés et terrorisés par ce qu'ils pensent être les pouvoirs magiques de sœur Agnès, ils supplient Swanson et la religieuse de partir et de ne plus revenir dans la région. Donc, tout est bien qui finit bien sauf que... surgissent les trois hommes qui poursuivaient Swanson ! Le malheureux a grand besoin d'un nouveau miracle ! Heureusement, sœur Agnès n'a pas dit son dernier mot...

La caravane de sœur Agnès n'est pas un grand roman. C'est un western comme il s'en est écrit des milliers et qui n'apporte pas grand-chose de neuf. Tom Eidson a suivi une recette éprouvée pour écrire un roman d'aventures qui se lit vite et s'oublie tout aussi vite...

Remember the Alamo ! ou Les roses du Texas

Si le western traditionnel semble en voie de disparition, il en va tout autrement du roman historique avec lequel il lui arrive fréquemment de fusionner. C'est le cas ici, avec *Les roses du Texas*² de Janice Woods Windle dont le titre original est *True Women*.

L'objet est trompeur... Outre le titre qui situe géographiquement l'action, l'illustration de couverture (avec au centre, le drapeau du Texas) représente une famille de pionniers, l'homme portant le traditionnel chapeau de cowboy et le garçon un lasso. Plusieurs signes nous interpellent : attention, roman western ! En réalité, il s'agit d'une chronique historique, une « fiction authentique » dans laquelle Janice W. Windle, une pure Texane, restitue avec force et passion la vie de trois de ses ancêtres, trois femmes qui firent preuve d'un courage héroïque dans des circonstances exceptionnelles.

La première partie de ce roman biographique nous raconte la vie d'Euphemia Texas Ashby (branche maternelle). Au moment où commence le récit, Fort Alamo vient de tomber, Davy Crockett, Jim Bowie et leurs partisans ont tous été massacrés et les troupes victorieuses du dictateur mexicain Santa Anna continuent leur progression, mettant le pays à feu et à sang. Une fois la menace mexicaine écartée, ce sont les Comanches, commandés par le redoutable chef Tarantula, qui menacent la vie des colons... À travers le destin d'Euphemia, le lecteur va suivre l'histoire du Texas, seul État américain à avoir jamais été, pendant quelque temps, une république indépendante. Suivront les chroniques respectives de Virginia Lawshe Woods (branche paternelle), la métisse, qui défendit bec et ongles sa famille et sa

« Cela faisait huit jours qu'il était en cavale, ne dormant que d'un œil, couvert de poussière et ne s'attendant que trop à du grabuge. Il avait tué un homme dans une ville du Texas occidental dont il avait oublié le nom – tout ça pour une femme dont il n'avait jamais su le nom. Il n'avait pas voulu la femme, ni la tuerie. Non plus que le trou qu'il avait dans la cuisse. Lui, il voulait atteindre la Californie, et c'est là qu'il se rendait. »

La caravane de sœur Agnès, Tom Eidson, Robert Laffont, p. 12.

« – Aucun homme n'a autant fait pour la libération du Texas que Juan Seguin, disait Annie de sa voix claire et forte. Et pourtant, parce qu'il était mexicain, on a fait de lui un étranger dans son propre pays. On l'a poussé à abandonner ses terres et sa maison et il s'est enfui au Mexique pour sauver sa femme et ses enfants. Au Mexique, qu'il avait combattu pendant la révolution, il a immédiatement été jeté en prison. Sa famille s'est retrouvée dans le plus grand dénuement et lorsque le gouvernement mexicain lui a mis le marché en main, il n'a pas eu le choix : ou bien il servait le pays, ou bien il retournerait au Texas, où il aurait été assassiné, ou sa famille serait morte de faim. »

Les roses du Texas, Janice Woods Windle, Presses de la Cité, p. 98.

plantation contre les envahisseurs yankees, à l'issue de la Guerre de Sécession, et de Bettie Moss King (branche maternelle) dont le courage et la détermination triomphèrent des loups affamés et des membres du Ku Klux Klan.

Chronique historique et familiale d'abord (on pense aux romans de James Michener), plus que western traditionnel, *Les roses du Texas* propose cependant quelques scènes d'action bien enlevées, dignes des meilleurs romans d'aventures de l'Ouest.

La légende de Geronimo

Les Européens en général, et les Français en particulier, aiment beaucoup les produits culturels américains, c'est bien connu ! De Gustave Aimard à Albert Bonneau, d'Yves Berger à Jean-Louis Rieupeyrou, nombreux ont été les écrivains français qui se sont illustrés dans le western, le récit d'aventures américain ou le roman historique. Et dans l'éternel combat entre les cow-boys et les Indiens,

ils ont toujours eu tendance à prendre le parti des vaincus comme en témoigne admirablement *Douleur apache*³ de Patrick Mosconi, dont on ne sait trop s'il s'agit d'un roman ou d'une chronique historique, mâtinée de biographie. L'auteur lui-même exprime des doutes sur la nature « romanesque » du livre : « [...] j'ai pillé assez de livres, de thèses et d'études, aux propos souvent contradictoires, pour donner à ce 'roman' une base véridique », ou encore quand il écrit : « J'ai voulu donner à cette 'romance apache' le style de la conversation d'un amoureux de l'Ouest sauvage qui se souvient que l'époque était épique et que certains individus l'étaient encore ». Deux cartes géographiques contribuent à authentifier l'aspect documentaire de l'ouvrage paru dans la collection « Nuage Rouge » qui s'affiche « la première collection consacrée aux Indiens d'Amérique ».

Le roman a une structure binaire : des passages racontant l'agonie de Geronimo, retrouvé à moitié mort de froid dans un fossé, en 1909 (ces chapitres sont en italique), alternent avec le récit principal qui raconte les cinquante dernières années de lutte du peuple chiricahua, ressuscitant au passage ces personnages légendaires et redoutables que furent les chefs apaches Mangas, Colorados, Victorio, et d'autres, dont Cochise et Geronimo. La douloureuse agonie de Goyahkla, alias Geronimo, est évoquée dans des termes élégiaques et lyriques, alors que la chronique historique est rédigée dans un style dépouillé, moins fleuri, plus proche de l'écriture journalistique. Cinquante ans de l'histoire du peuple apache, soit un demi-siècle de guerres sans merci, d'escarmouches sanglantes, de représailles, de traités foulés aux pieds, de trahisures, d'embuscades, et d'espoirs réduits à néant. Car Geronimo, le dernier des grands chefs de guerre apaches, mourra sans avoir revu ses montagnes, après une vie entière consacrée à la défense des siens, de son mode de vie menacé puis détruit par la « civilisation » blanche. *Douleur apache* est un bel hommage à ce personnage impressionnant qui ne cesse d'inspirer les cinéastes, les romanciers et les historiens⁴.

Paul-Loup et les Mohawks !

*Tête de diable*⁵ de Paul-Loup Sulitzer est un roman d'aventures dont une grande partie de l'action se déroule sur le continent nord-américain au début du XVII^e siècle, et dont l'héroïne (surnommée Tête de diable) est passablement antipathique. Quel roman irritant ! Dès les premières pages, après avoir lu des trucs du genre « et si telle éteule a été

« Dans un éclair de lucidité, il a bien aperçu le reptile, mais il ne peut y croire : un serpent au cœur de l'hiver est chose impossible, même en Oklahoma. Sans doute le whisky bu à Lawton lui fait-il confondre les ombres. Interdiction de vendre de l'alcool aux Indiens, dit la loi de l'Homme-Blanc. Mais qui peut refuser de l'alcool à Geronimo — surtout quand il paie en dollars ? »

Douleur apache, Patrick Mosconi, Du Rocher, p. 16.

« La chaleur du soleil au zénith n'avait pas dissuadé les femmes de cuisiner sur de petits feux ici et là. Les cloches de l'église de Janos, à douze miles de là, n'allaient pas tarder à annoncer midi et le mezcal coulait déjà à flot. « La cavalerie du général Carrasco avait pris position dans le petit bois. Les quelques guerriers présents, assoupis par trop de mezcal et les danses de la nuit passée, ne remarquèrent pas l'étrange silence des oiseaux. »

« La détonation des armes à feu retentit comme une explosion. Les guerriers tombèrent les premiers sous les balles des tireurs d'élite. »

Douleur apache, Patrick Mosconi, Du Rocher, p. 21.

« Il pleut à verse quelques heures plus tard quand elle ressort de son sommeil, il fait toujours nuit noire. Mais elle s'est reprise. C'est bien simple : elle continue à courir un peu, vingt, trente, quarante lieues s'il le faut, elle retrouve le fils de chien et son armée de reîtres, elle le flèche en pleine gorge, elle perd ses six autres flèches à trouer six de ses spadassins, elle... elle récupère les six sacoches d'or de son Pouillou Pattu (hé, ho, c'est son argent ! Il est à elle et à personne d'autre, c'est la fortune des Pouillou, ils ont mis des générations à la constituer !).»

Tête de diable, Paul-Loup Sulitzer, Stock, p. 61.

improprement virée alors qu'on eût dû la verser, si on a charrulé, badé, rittelé, écaillouché, crébi à bon ou mauvais escient » ou encore « assise à contempler les monts d'Auvergne, elle en était à gongouner, et plus encore à s'époufider, se gruser, s'encolérer comme jamais », on a envie de laisser tomber ! Manifestement, Paul-Loup Sulitzer veut nous en mettre

plein la vue avec sa reconstitution maniaque de la langue de l'époque. Au grand dam du lecteur d'aujourd'hui qui n'y pige que dalle, euh... qui ne comprend pas, puisque l'auteur ne propose aucun lexique... Et le western dans tout ça ? Eh bien, notre très tête-à-claques de Tête de diable s'est lancée à la recherche d'un sieur François Villon, descendant possible de qui vous savez, et présumé assassin de son père. Cette poursuite acharnée va la mener dans le Nouveau-Monde où l'auteur trouve à nouveau moyen de nous en mettre plein les escarbillemirettes (ne cherchez pas, je viens de l'inventer...) avec ses « connaissances » encyclopédiques sur les Indiens. Nous sommes conviés à une orgie de termes exotiques : « De l'est à l'ouest, tu as les Ganeagono ou Agniers, les Onneyouts ou Onayotekaono, les Onontagués ou Onundagaono, les Goyoguins ou Gouougouchono, les Tsonnontouans ou Nundaouonno ». De quoi voir rouge ! Et sur la même page, pour le lecteur qui n'aurait pas compris, il y a une note spécifiant qu'en « anglais, les noms des cinq grandes tribus iroquoises sont : *Mohawks* (Agniers), *Oneidas* (Onneyouts), *Onondagas* (Onontagués), *Cayugas* (Goyoguins), et *Senecas* (Tsonnontouans) ». Quelques pages plus loin, on aura encore droit à toutes les succursales tribales des Indiens des Plaines ! Tout ça enrobé dans une intrigue fertile en rebondissements, certes, mais dont l'issue est aussi prévisible que possible, le François Villon en question étant fort joli garçon !

Ni western, ni vraiment roman historique, *Tête de diable* m'a déçu, j'y ai vu confirmée ma conviction que certains auteurs de *best-sellers*, forts de leurs succès antérieurs et de leurs tirages astronomiques, finissent par ne plus respecter leurs lecteurs ! **NB**

1. *La caravane de sœur Agnès*, par Tom Eidson, traduit de l'américain par Marie-Lise Hieaux-Heitzmann, « Best-Sellers », Robert Laffont, Paris, 1995, 275 p. ; 37,95 \$.

2. *Les roses du Texas*, par Janice Woods Windle, traduit de l'américain par Danièle Berdou, Presses de la Cité, Paris, 1995, 397 p. ; 24,95 \$.

3. *Douleur apache*, par Patrick Mosconi, « Nuage Rouge », Du Rocher, Paris, 1995, 231 p. ; 33,75 \$.

4. C'est le cas notamment dans la collection « Nuage Rouge » où sont parus le superbe roman de Forrest Carter, *Pleure, Geronimo* (qui a beaucoup de points communs avec *Douleur apache*), ainsi que *Geronimo l'Apache*, de Angie Debo. Et on se souviendra du film récent de Walter Hill, *Geronimo : an American Legend*.

5. *Tête de diable*, par Paul-Loup Sulitzer, Stock, Paris, 1995, 501 p. ; 42,95 \$.